

LA FUREUR DE L'HIPPOCAMPE

— Polar —

ROMAN

LA FUREUR DE L'HIPPOCAMPE

Luc GUENET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS
Couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-200-0

L'art du romancier est la capacité d'imaginer de façon vraie.

(John Irving)

1.

La famille est le vrai roman de l'individu.
(José Carlos Llop)

La blanche et longiligne silhouette traverse la place Saint-Louis, de ce pas alerte que depuis toujours on lui connaît ici. Chacun adresse un salut à Marthe Tardieu, soit d'un franc bonjour, soit d'un simple mouvement de tête. Auquel elle répond systématiquement d'un clignement des yeux, accompagnant un sourire de connivence qui répond en substance : « Merci de cette marque de respect... méritée ».

À Garches, petite ville du carré d'or de l'Ouest parisien, qui ne connaît la vieille dame quotidiennement vêtue de blanc du printemps à l'automne, puis de beige de l'automne au printemps. Marthe est Garchoise depuis sa naissance il y a soixante-dix-neuf ans. Ses parents avaient acquis leur grande villa sur les hauteurs de cette ville, adossée à la colline qui en bas s'appuie au parc de Saint-Cloud et qui au col jouxte le bois de Saint-Cucufa, bien avant la seconde guerre mondiale, à une époque, où, à peine peuplée de huit mille habitants, elle ne demandait encore qu'à grandir. Le docteur Tardieu avait choisi cette demeure pour son vaste jardin, un parc pour tout dire. Et parce que ses trois niveaux lui permettraient d'y installer son cabinet médical au rez-de-chaussée, isolant ainsi son domaine privé des allées et venues de la patientèle. Marthe n'a jamais quitté Garches, pas même au jour de son mariage avec Antoine Saint-Père. Le docteur Tardieu, homme pragmatique et d'esprit ouvert, n'avait pas frisé du nez lorsque Marthe leur avait présenté ce jeune homme tout juste reçu au concours d'entrée dans l'administration fiscale. De toute manière, sa fille au caractère bien trempé n'en ferait qu'à sa tête, tout comme elle avait fait le choix de poursuivre des études de lettres alors que, depuis trois générations, les Tardieu officiaient

traditionnellement dans la médecine. Ainsi, Marthe Tardieu – Saint-Père déploierait une moitié de sa carrière de professeur de français au collège Yves du Manoir à Vaucresson, ville voisine à l’ouest, et l’autre moitié au Lycée Alexandre Dumas à Saint-Cloud, ville voisine à l’est. Au début, les revenus plutôt maigres du jeune couple avaient conduit Antoine et Marthe à accepter de loger, dès après leur voyage de noces, au deuxième étage de la grande maison Tardieu. En fait, ils ne la quittèrent qu’une dizaine d’années pour louer une petite maison en arrière-cours d’un immeuble de la Grande rue, à quelques pas de la Place Saint-Louis. Le temps pour Marthe de mettre au monde un fils et une fille. Après le décès de feu le docteur Tardieu, sa veuve très fragile ne pouvant rester seule, le couple et ses deux enfants revinrent de fort bon cœur s’installer dans la grande bâtisse, au premier étage cette fois. Naturellement, à la mort de sa maman, Marthe, fille unique, reçut la maison en héritage ainsi qu’un pécule largement suffisant pour en assurer l’entretien pendant plusieurs décennies. Entre-temps, Antoine, à force de concours brillamment réussis, était devenu directeur divisionnaire des impôts. De fait, son traitement, ajouté à celui de Marthe, avait permis au couple Tardieu – Saint-Père de tenir aisément son rang dans la bourgeoisie locale.

*

Après être passée à la supérette, déposer sa commande d’emplettes de la semaine, qui lui seront livrées à domicile dans la soirée, Marthe fait une unique halte au stand de bimboloterie du marché. D’ordinaire, baguenauder dans les travées ne lui procure aucun plaisir. Patienter au milieu d’une file d’attente, à soutenir quelques conversations oisives de vagues connaissances, la fait souffrir tout autant que la simple idée d’avoir à promener un de ces paniers trop lourds ou, pire encore, de traîner un de ces roule-sac de mémère. Elle trouve finalement son bonheur en achetant un long collier constitué de boules multiples, aux couleurs aussi variées que tapageuses, qu’elle enfile sur-le-champ autour de son cou. Le

colifichet fera très bien dès cet après-midi sur son chemisier de dentelle. Satisfaite, Marthe quitte le brouhaha du petit marché. Depuis plus d'une semaine, un soleil ardent plombe la cuvette parisienne et ses alentours. En cette belle journée de juin, à midi, il est donc au zénith. La vieille dame aux mollets sûrs, profitant de l'ombre des grands arbres des propriétés bordant la voie, remonte sans déplaisir la rue Henri Regnault. Malgré la pente ardue, elle doit mesurer son allure afin de ne pas arriver trop en avance au restaurant «chez Tony» où elle déjeune traditionnellement chaque mercredi avec son fils.

Marthe n'en dira rien, mais elle ressent de la fierté en voyant la solide silhouette de son garçon traverser la salle du restaurant. Dès son adolescence, Arnaud était bien plus grand que la moyenne des Baby-Boomers et son visage rectangulaire, au milieu duquel trônait déjà un nez convexe, prévenait qu'on aurait à faire à un individu charismatique. N'attendant pas que sa mère lui fasse observer son retard Arnaud ne s'en excuse pas, pestant contre ses congénères, détestables conducteurs de véhicules terrestres à moteur en milieu urbain. À peine est-il installé face à sa mère que le garçon de l'établissement s'empresse de venir prendre la commande. Il faut dire que, si Marthe est une figure de la bonne société garchoise, son fils, lui, inspire au-delà de ça un respect souvent teinté d'exagération évidemment dû à sa profession. Car, Arnaud Saint-Père est commissaire divisionnaire de police, affecté à la Direction Générale de la Police Judiciaire. Il est le patron de l'Office Central de Répression des Violences aux Personnes.

La mère et le fils vont déjeuner avec sobriété. Elle d'un simple médaillon de foie gras accompagné de pommes caramélisées. Le garçon, connaissant ses goûts et ses habitudes, lui a servi un verre de Bourgueil 1996. Arnaud se contentera de gésiers de canards sur un lit de salade de saison. Supercherie visuelle qui pour autant ne dupe pas sa mère :

— Tu manges trop riche... et tu te goinfres de pain. Je me demande comment tu fais pour rester aussi svelte.

— Miracle de la nature, plastronne Arnaud.

— Tu ne fais même plus de sport. N'avais-tu pas pris la résolution d'aller à la piscine au moins une fois par semaine ?

— Pas l'temps...

— C'est aussi ce que me disait ton pauvre père qui s'est éreinté au travail, et qui m'a laissée seule tout juste un an après avoir enfin pris sa retraite.

— T'es pas seule m'man. Je suis là moi.

— C'est vrai mon chéri, mais j'aurais préféré que tu convoles en justes noces et que tu nous fasses de beaux enfants plutôt que de rester vivre avec ta vieille mère.

Sachant d'expérience que réagir à cette réflexion, faisant directement allusion au désarroi dans lequel son refus d'épousailles et de reproduction plonge sa chère maman, Arnaud s'abstient de répondre à ce qui l'entraînerait sur un terrain marécageux. Tandis que, l'air buté et le geste sec, il entame son désert favori, une tarte à la rhubarbe, Marthe revient le taquiner.

— Tu devrais pourtant prendre le temps d'entretenir ton corps. Tu n'as plus vingt ans et... je connais ton goût effréné pour les jeunes femmes. Je me demande d'ailleurs où tu trouves l'énergie d'en séduire autant.

— Il n'y a rien de spécial à faire m'man. Il suffit de laisser aller les choses, les pattes d'oies d'un homme ont souvent le charme de la maturité pour une femme jeune.